

D'UN USAGE
DE LA PENSÉE MATHÉMATIQUE

Collection « Transition »

Dirigée par Jean Claude Rouchy

Creuset de recherches qui interrogent le rapport entre la réalité psychique et son inscription sociale, culturelle, historique, groupale et familiale, tel est l'espace transitionnel qu'ouvre cette collection.

Transition : une pensée analytique, une capacité d'établir des liens entre différentes perspectives des sciences humaines (psychanalytiques, psychosociales, culturelles, sociales, anthropologiques, philosophiques, historiques...) qui prennent sens dans leur conjonction.

L'objet de la collection est de faire connaître les travaux de praticiens qui ouvrent de nouvelles voies à la compréhension des processus inconscients en référence à leur expérience clinique, psychothérapeutique, sociale et culturelle.

Déjà parus :

Jean Claude Rouchy

Le Groupe, espace analytique

Clinique et théorie

Salomon Resnik

Temps des glaciations

Voyage dans le monde de la folie

Sous la direction de Jean Claude Rouchy

La psychanalyse avec Nicolas Abraham et Maria Torok

Nicholas Rand

Quelle psychanalyse pour demain ?

Abraham et Torok

À paraître :

Jean-Pierre Lehman

La clinique analytique de Winnicott

De la position dépressive aux états-limites

Claudio Neri et Antonello Correale

Lectures bioniennes

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com

Annie Franck

**D'UN USAGE
DE LA PENSÉE MATHÉMATIQUE**

**Clinique psychanalytique
d'une potentialité psychotique**

Préface de Maurice Dayan

Collection « Transition »

éerès

*Je tiens à exprimer toute ma gratitude à
Maurice Dayan et Dominique Guyomard
qui, avec une grande générosité,
m'ont accompagnée jusqu'à l'aboutissement de mon projet.*

Illustration de la couverture :
Fractales d'après « l'ensemble de Mandelbrot »

Conception de la couverture :
Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3528-8
Première édition © Éditions érès 2002
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE, par Maurice Dayan	9
INTRODUCTION	17
DE LA NÉCESSITÉ DE PENSER À UN IMPENSABLE	25
<i>La pensée et les angoisses persécutives</i>	28
<i>La pensée et l'énigmatique</i>	29
<i>La pensée, le deuil et ses butées</i>	30
<i>De la pensée conçue comme défense à l'interprétation</i> <i>« psychanalytique » d'une pensée</i>	34
D'UN IMPENSABLE À UNE ORIENTATION VERS LES MATHÉMATIQUES ?	39
<i>Variations de l'investissement des mathématiques</i>	40
<i>Aperçu sur le plaisir d'un mathématicien.</i> <i>L'exemple de René Thom</i>	41
<i>Sur la recherche de l'abstraction</i>	45
<i>Sur le caractère univoque du langage mathématique</i>	48
<i>Sur les mathématiques comme langage</i> <i>opposé à la langue maternelle</i>	50
<i>Les êtres mathématiques</i>	53
<i>Le cas de Georg Cantor</i>	57

Table des matières

PAUL. Les idéalités pour une quête d'immobilité	61
<i>Rencontre avec Paul</i>	61
<i>Une nouvelle langue</i>	73
<i>La lutte contre la temporalité</i>	77
<i>La lutte contre la persécution</i>	80
<i>Une sublimation ?</i>	85
GABRIEL. Les idéalités contre un fantôme.....	99
<i>Une première approche de Gabriel</i>	101
<i>Un « fantôme » peut en cacher un autre</i>	106
<i>Le fantôme et les mathématiques</i>	109
<i>La lutte contre l'effondrement</i>	112
<i>Une « automutilation » de la pensée ?</i>	114
<i>Le processus de séparation et l'incorporation</i>	117
<i>L'identification chez Gabriel</i>	124
<i>L'idéalisation chez Gabriel...</i>	128
... <i>Et les idéalités</i>	131
<i>Une suppléance ?</i>	134
<i>Suppléance et potentialité psychotique</i>	143
CONCLUSION	151
BIBLIOGRAPHIE	159
INDEX DES NOMS.....	163
INDEX THÉMATIQUE.....	164

À ceux que j'ai prénommés ici Paul et Gabriel.

*À Carle.
À Éva et Flavien.*

Préface

L'histoire de cas est la pierre d'angle du discours clinique. Sans cet exercice un peu périlleux, qui exige par principe un renouvellement constant, un tel discours ne peut guère être édifié ; et dans la meilleure hypothèse, il se réduit à un amoncellement d'observations dont le lien doit être cherché dans une théorie antérieure ou extérieure. Entrer dans l'histoire d'un cas – ou mieux de deux cas, comme le fait Annie Franck dans le livre qu'on va lire – c'est produire un discours qui tienne sa consistance de l'expérience singulière et qui la réfléchisse pas à pas, sans omettre aucun de ces détails qui font que l'histoire revêt en définitive sa signification propre, qu'elle prend une forme réductible à aucune autre, une forme précise qui peut seule lui conférer la portée d'une interrogation inédite de l'humain.

Dans le champ de la psychanalyse, les exemples illustres ne manquent pas ; mais le remarquable est qu'aucun d'entre eux n'a servi de modèle pour écrire l'histoire des autres, et cela même à l'intérieur d'une œuvre foncièrement cohérente, comme celle de Freud. Chacune de ces histoires exemplaires est en même temps une « histoire extraordinaire », par où se recommence l'aventure exploratrice sous d'autres angles de visée, avec des bifurcations, des issues ou des apories imprévues. Et certes, le recommencement n'est, par définition, jamais absolu. Il suppose des expériences acquises, certaines menées à bien, d'autres inabouties. Il met l'auteur face à un savoir qu'il ne peut reproduire mais qu'il ne saurait oublier, devant des leçons d'interprétation et d'écriture que lui-même et ses futurs lecteurs sont censés avoir reçues. Mais on ne peut exciper d'un savoir aussi particulier pour appliquer simplement à des cas nouveaux ce qu'on

a appris des précédents. En cette matière moins encore qu'ailleurs, l'enseignement tiré de l'expérience ne dispense de réitérer d'une autre façon l'expérience elle-même, ni de reprendre l'initiative de sa théorisation.

Ce que tout praticien peut déjà vérifier dans le domaine des névroses (si mal délimité que ce dernier nous apparaisse aujourd'hui) est encore plus évident dans la clinique des états d'angoisse extrême qui se situent aux abords de la psychose. On ne cesse d'y éprouver à la fois la difficulté et l'ardente nécessité de comprendre, la résistance des paradoxes, la puissance suggestive en même temps que l'inanité des modèles. Là où le délirant déclaré corrobore peu ou prou, à son corps défendant, ce qu'on croit connaître des processus psychotiques répertoriés de longue date, l'« être raisonnable » transi d'une angoisse sans nom déroute l'analyste qu'il mène aux limites – celles de sa tolérance émotionnelle, de son savoir, de son pouvoir. Et la difficulté de l'approche thérapeutique ne fait que s'accroître quand cet être raisonnable si opaque à lui-même est un passionné de la raison, une intelligence familière de la démonstration sans faille et un chercheur ou un étudiant de talent.

En présentant les cas cliniques sur lesquels s'est principalement étayée sa réflexion, Annie Franck nous fait partager son intérêt conjoint pour deux questions parmi les plus ardues : 1) comment se manifeste, à l'âge adulte, une potentialité psychotique qui est parvenue à éviter l'écllosion délirante ? 2) quelle fonction peut remplir, dans un tel destin, l'investissement d'une pensée rigoureuse de type mathématique ? On le voit d'emblée, cette problématique très définie croise des objets de recherche apparemment éloignés l'un de l'autre. Elle le fait à la faveur d'un travail psychothérapeutique réfléchissant son propre déroulement, et non d'une théorie préalable dont l'auteur aurait cherché la validation. C'est dire que l'ordre des questions que je viens d'adopter ne correspond qu'à une commodité de présentation logique. Le concept de potentialité psychotique utilisé par Piera Aulagnier et d'une façon générale l'œuvre de cet auteur n'étaient pas privilégiés par Annie Franck quand elle a entrepris sa propre recherche, poussée à ce questionnement par ce que lui ont fait découvrir les jeunes mathématiciens qu'elle a appelés Paul et Gabriel. C'est à partir de cette dernière découverte qu'elle a interrogé la littérature contemporaine susceptible de l'éclairer.

Du premier nommé, elle brosse un portrait à la suite de l'effondrement qui l'a amené à consulter : regard brouillé derrière ses lunettes, démarche très lente, expression inquiète, formulations énigmatiques. Ce jeune homme qui a connu une déception amoureuse, mais qui se présente surtout comme « intellectuellement seul », se prévaut d'un discours

consistant et même « inattaquable », qui peut « sembler très dur » (selon ses propres termes). Il cherche à convaincre du « cynisme » qu'il s'attribue celle qui l'écoute et s'avise de son incapacité à reconnaître en lui-même une émotion : cette forme intense d'auto-affection n'est-elle pas, au-delà de la différence entre soi et l'autre, l'épreuve de la différence de soi à soi, une menace pour le Je identifiant qui voit s'écarter de lui le Je identifié ? S'il en est ainsi, l'échange demeure possible, mais à la stricte condition d'être placé sous le signe exclusif de l'objectivité une et juste. Voulant donc se situer au seul point de vue de la vérité universelle, Paul entend incarner la rigueur et dénoncer autour de lui toute forme d'incohérence ou d'approximation, qu'il assimile à des fautes. L'incertitude le visite cependant, qui l'avertit du risque délirant : « Je crois que je joue la paranoïa pour faire penser qu'en réalité je ne suis pas paranoïaque... Mais derrière tout ça, au fond, je suis peut-être vraiment paranoïaque. » Le doute identitaire creuse un espace de dérision et d'humour, mais il livre aussi celui qui l'éprouve à une alternance dévastatrice entre dépression et persécution. Pour tenter d'échapper aux angoisses paranoïdes, Paul s'accroche à la perfection d'une pensée logique idéalisée, par principe intolérante au doute qui le taraude en profondeur. Il ne dénonce pas seulement l'irrationnel ; il traque en permanence la faute de raisonnement chez les autres – leur défaillance, peut-on dire, au regard d'une Vérité dont ils ne respectent pas l'exigence et que voilent des « abus de pouvoir ».

Si la présentation de Gabriel fait également apparaître d'importantes difficultés relationnelles, celles-ci tiennent davantage, en surface, à des attitudes de provocation par quoi il s'assure d'exister. Derrière la bouffonnerie ostentatoire – qui est une autre manière d'ignorer les émotions – affleurent une dépression massive, une difficulté de penser, des moments de dissolution, « d'évaporation du Je ». Mais ici, la folie de la mère, passant le plus clair de son temps devant des autels dédiés au culte de Marie et faisant partager à son fils, depuis l'enfance, ses préoccupations mystiques, est d'un poids écrasant : le cher ange ne s'était-il pas promis, à l'âge de 8 ou 9 ans, de devenir un nouveau Christ ? Face à cette emprise, le père est effacé, pas même désigné comme tel par la mère auprès de ses enfants, se retirant dans son bureau (quitte à en sortir exceptionnellement pour se livrer à des accès de violente colère). Comme beaucoup de fils dans une constellation semblable, Gabriel aura la plus grande difficulté à trouver un pôle identificatoire qui ne soit pas vacillant. On le voit ainsi courir d'une imitation à une autre, avec un sens aigu de la caricature et du ridicule, qui laisse percer la plus profonde angoisse.

La constitution du Je à la faveur des processus d'identification – de soi-même au travers et au-delà des autres – est la tâche fondatrice que l'être parlant doit accomplir pour vivre et penser sa propre histoire, se projeter dans un avenir qui soit le sien même s'il n'appartient à personne, exister au présent parmi des êtres différents. Dans les histoires scrutées par Annie Franck, cet accomplissement a échoué sur des difficultés qui diffèrent sensiblement de l'une à l'autre mais qui ont laissé intacte, dans les deux cas, la possibilité d'investir de façon décisive une pensée formelle protégée de l'immixtion de la subjectivité. Pour le premier, qui tenait beaucoup à se présenter justement comme un sujet « sans histoire », n'ayant pas changé depuis l'enfance et l'âge de raison, il s'est d'abord agi de l'impossibilité d'assumer un devenir singulier. Il ne devait pas y avoir de différence entre les êtres pensants dès lors qu'ils se soumettaient à la même exigence de rigueur et d'objectivité. Donc pas d'irruption de l'autre, susceptible de produire une émotion par la voix, le regard, le contact ; pas de changement non plus en soi-même, puisque le changement est une altération tandis que la vérité est inaltérable. Une certaine impénétrabilité de l'histoire est ainsi le pendant de la « quête d'immobilité » qui semble trouver son aboutissement dans les idéalités mathématiques. Pour le second, dont l'histoire personnelle s'est révélée plus accessible à l'expérience clinique, une lutte contre l'effondrement a eu lieu ouvertement et elle a joué, en quelque manière, d'un fantôme contre un autre. Figure consciente du fantôme, celle d'un camarade d'enfance mort d'une leucémie à l'âge de 6 ans, qui a été pour Gabriel le bon génie incorporé de la mathématique, celui qui à travers l'étudiant vivant aura réussi « ces concours difficiles ». L'autre figure, bien plus sombre, est celle d'un grand-père maternel réputé inexistant mais qui serait, selon sa fille, de nature quasi diabolique. La mère de Gabriel n'a-t-elle pas vu son fils, après un temps de sa psychothérapie, trahir le destin mystique qu'elle avait conçu pour lui avoir une « relation coupable » avec une jeune femme, et réincarner, par cette même trahison, son propre père qui l'avait engendrée puis abandonnée ? Annie Franck utilise opportunément ici le concept de l'« ombre parlée » d'Aulagnier, afin d'interpréter ce qui est enfoui chez Gabriel – une identification silencieusement imposée par la mère à son fils christique, occultant le grand-père disparu, l'homme maléfique. C'est ainsi que vient à se poser la question du rôle tenu par les mathématiques dans la lutte contre les énoncés encryptés identifiant le fils à un fantôme (que la réalité, de son côté, lui enjoint de ne pas être). Question qui ne reste pas sans réponse, au moins globalement : les êtres mathématiques désincarnés – virtuels, pour les désigner du terme proposé par Gilles-

Gaston Granger – autorisent seuls le déploiement d'une pensée que le fantôme ne puisse paralyser. Ces idéalités aident donc Gabriel à combattre une pensée hantée par un réel tenu au secret, et à prévenir l'effondrement.

On suivra, dans le dernier quart de l'ouvrage, les développements subtils issus de cette matrice d'interprétation. Ce ne sont pas seulement les concepts mis en avant par Aulagnier pour penser la potentialité psychotique qui sont appelés à éclairer les divers éléments de cette problématique. C'est également cette crainte de l'effondrement et des agonies primitives auxquelles le nom de Donald Winnicott est attaché ; et c'est davantage encore, pour certains aspects de la deuxième histoire, la recherche féconde de Nicolas Abraham et de Maria Torok sur le fantôme et la crypte au sein du Moi.

Annie Franck suppose que l'activation intense de la pensée répond à la nécessité, ressentie par Gabriel, de maîtriser l'énigme que représente pour lui la folie de sa mère. Remettre un certain ordre dans un environnement incompréhensible, « essayer de construire à côté de la folie de sa mère, comme elle l'écrit plus précisément, quelque chose qui donne forme, qui tienne lieu de colonne vertébrale, qui crée un système » où il puisse se mouvoir sans être débordé par la violence incohérente des émotions maternelles, n'est-ce pas le moyen par excellence d'écarter tout contact avec un réel jamais dit, d'éradiquer jusqu'à l'implicite des énoncés d'un porte-parole qui n'a su transmettre que le voile de son secret ? Sans doute, mais il ne suffit pas que puisse être formulé dans toute sa généralité un tel « moyen » pour qu'il soit ipso facto à la portée de l'utilisateur potentiel. On connaît de nombreux destins d'enfants sur qui le tourment maternel a jeté son dévolu et qu'on y voit implacablement assujettis, sans qu'ils aient pu accéder à un investissement de pensée les soustrayant à ce qu'on peut appeler, en empruntant un titre à Henry James, « la redevance du fantôme ». L'exposition de l'infans à l'excès de violence de l'interprétation reste toujours une soumission à haut risque. Annie Franck montre d'ailleurs combien Gabriel, si doué pour l'exercice de la pensée mathématique, peinait à se délivrer du délire de sa mère qui le vouait à rien de moins qu'une réincarnation du Christ. À l'encontre d'une telle anticipation, le premier fantôme – le « bon », celui qui est apparu comme tel dans l'histoire consciente du jeune homme, à savoir le petit Xavier dont il disait porter la vie à l'intérieur de lui-même – n'a pu être que le support d'une idéalisation.

Cette question de l'idéalisation et de l'obstacle qu'elle dresse devant un processus identificatoire passant par l'épreuve du doute et celle du temps est centrale dans l'œuvre d'Aulagnier. La « déidéalisation » du Je anticipé

par le porte-parole au profit d'idéaux futurs que ce Je aura à investir implique aussi une déidéalisation du temps de l'enfance le plus précoce, et elle signe l'entrée dans une temporalité soumise au principe de réalité. Elle suppose donc la reconnaissance du leurre de l'idéalisation pratiquée par la mère ainsi qu'une déidéalisation de son imago. Tout un travail qui requiert l'aide parentale et qui ne peut être mené à bien si la mère s'y refuse. Dans le cas de Gabriel, nous montre sa thérapeute, l'image idéalisée à laquelle il était censé s'identifier ne pouvait être renversée : sa fixité était postulée sinon imposée par la mère. Tirant toutefois parti, semble-t-il, de la dépression de celle-ci, l'enfant a trouvé une voie de passage entre le maintien de l'idéalisation selon le vœu maternel et une déidéalisation pratiquement interdite. Ce sont les idéalités mathématiques qui lui ont ouvert cette voie « ludique ». En lui proposant des objets de pensée qui n'ont avec la réalité menaçante aucun lien, qui se construisent et se développent dans un ordre virtuel, ces idéalités offrent le moyen de lutter contre le désinvestissement mortifère de la pensée et de la vie elle-même. À condition, bien sûr, d'entretenir avec elles un commerce heureux.

À l'inverse de Paul, qui conjurait désespérément toute illusion temporelle, toute incertitude liée à un quelconque projet, et dont la pensée s'accrochait exclusivement à la rationalité pure et immobile des démonstrations écrites, univoques et imparables, Gabriel a pu s'engager dans une épreuve de parole avec sa thérapeute, utiliser la langue qui se parle – et que n'est pas la « langue » du mathématicien – pour dire l'énorme « boule » compacte de problèmes qu'il sentait bouillonner en lui. Si au début, comme il l'exprime, il ne voyait aucun moyen d'échapper à cette boule bouillonnante, il a aperçu, après quelques mois de cette expérience, qu'il y avait dans cette masse des choses séparées ou séparables, des « problèmes » qu'il pouvait à tout le moins formuler distinctement les uns des autres. Par là, note Annie Franck, il a franchi un pas décisif, celui de la nomination qui s'énonce, de la parole qui discerne en arrachant le Je au bouillonnement d'une pensée calquée sur celle de la mère. Les mathématiques lui avaient permis d'éloigner l'implicite qui le hantait dans cette pensée ; mais n'étant point langue pour parler, elles ne l'aidaient pas à nommer ce qu'il ressentait ni ce qui pouvait le différencier de son porte-parole.

On comprend que l'auteur insiste sur la complémentarité de ces deux ouvertures, si différentes l'une de l'autre : celle qui exige l'explicitation écrite des enchaînements rigoureux, celle qui décolle l'être parlant des enchaînements délirants qui l'ont anticipé. Mais l'insistance porte en outre sur la dynamique d'une pensée en lutte, qui correspond si peu à ce

qu'on a appelé depuis Lacan la « suppléance » (pour désigner, désormais assez vaguement, toute activité créatrice permettant d'éviter une décompensation psychotique). Chez Gabriel, rien n'est fermé ni arrêté. Un jeu « d'équilibres en tension » déplace incessamment la recherche de sens, initialement interdite à l'enfant. En prenant appui sur l'objectivité idéale du monde mathématique – qui l'aura partiellement soustrait au langage de la collusion, implicitement effectuée dans le discours maternel, entre la transcendance et le fantôme –, il trouve les ressources nécessaires pour garder vivante sa pensée, malgré la difficulté persistante d'une relation étroite à la réalité.

Loin des idées répandues mais superficielles sur la distraction inéluctable du mathématicien en général à l'égard de cette réalité (si méconnue et changeante d'ailleurs, que personne ne se risque à la définir), l'ouvrage d'Annie Franck fait prendre une conscience aiguë de la particularité des fonctions que peut remplir, sous certaines conditions psychiques, l'investissement d'une forme exemplaire de rationalité. Ce n'est pas, on l'aura compris, un nouveau livre d'épistémologie, en dépit de la culture dont il fait preuve ; encore moins, si c'est possible, un essai de psychologie des mathématiciens. C'est une réflexion psychanalytique sur le devenir de vies et de pensées secrètement affrontées à l'impensable de leurs origines, qui exercent un recours contre le danger extrême de la folie en s'attachant passionnément à la clarté des raisons démontrées. Une réflexion qui ne se veut nullement exhaustive à l'égard de son objet, mais qui montre sa force de pénétration dans le détail de l'expérience clinique. Écartant toute prétention dogmatique, sans pour autant verser dans l'éclectisme, elle nous fait suivre des chemins rarement empruntés en se plaçant parfois à leur croisée pour étendre la vue. Elle le fait avec l'attention intense et la capacité d'interrogation sans fard qui distinguent les chercheurs épris de vérité.

Maurice Dayan

Introduction

« Le génie n'est pas un don. C'est l'issue
qu'on invente dans les cas désespérés. »
Jean-Paul Sartre

À la base de cette recherche m'était apparue la nécessité de relancer l'élaboration qui, parfois, dans les péripéties du transfert, peut patiner, tendre à s'immobiliser, en raison même de ce qui se trouve à l'œuvre dans une cure. Cette « relance » suppose, selon moi, un travail de la théorie en étroite interaction avec la clinique, alors que celle-ci « déborde », toujours, non seulement la théorie mais le dicible.

Une précaution m'a semblé fondamentale pour protéger le travail en train de se faire avec mes patients, car une théorisation trop directe, trop serrée, peut constituer une entrave : il fallait choisir un thème de réflexion, essentiel certes mais en quelque sorte un peu latéral, qui permette une certaine liberté par rapport à l'actualité des deux cures, qui n'attaque pas trop frontalement les difficultés inhérentes à l'écoute d'un moment donné. C'est dire que ce livre ne prétend pas rendre compte du déroulement des cures, ni même d'en saisir un temps ; il s'agit pour moi d'éclairer seulement une facette de deux histoires, par le biais de l'étude d'une question : le lien entre l'investissement de la pensée mathématique chez ces deux sujets et une « potentialité psychotique » (au sens où Piera Aulagnier l'entend). Pour autant, les deux histoires autour

desquelles cette étude s'articule ne viennent pas « illustrer », dans ce qui serait une simple confirmation de celle-ci, une théorisation déjà prépensée sur cette question. Bien au contraire, ce travail représente une façon renouvelée, et parallèle, d'aller à la rencontre de ces deux jeunes gens.

Il repose aussi sur un pari de saisir quelque chose de la façon dont une écoute analytique est soutenue par un certain repérage théorique sans y être annexée, et dont une réflexion peut être traversée, retravaillée, par l'écoute d'une histoire singulière. Saisir un pan de l'articulation théorie/clinique, inévitablement dans la spécificité de mon rapport à la théorie et de ma relation aux deux sujets dont je parle ici, relevait sans doute d'une ambition difficilement réalisable. Axer ce projet sur une question assez précise : « pourquoi les mathématiques chez ces sujets-là ? » pouvait favoriser, ai-je pensé, une meilleure chance d'y parvenir. C'est sur cette « illusion », nécessaire et parfois confortée par quelques moments privilégiés du travail, que s'appuie cette recherche.

Pourtant « l'irréductible hétérogénéité » entre l'expérience d'une cure et l'écrit qui s'en inspire, « irréductible hétérogénéité » dont Maurice Dayan déplie les tenants et les aboutissants dans *L'arbre des styles*¹ (et sur laquelle je reviendrai un peu plus loin), interdit l'espoir de traduire directement, par un écrit qui la prolonge « naturellement », l'expérience ne serait-ce que d'une période d'une cure. Cette expérience qui est « expérience de parole » ne peut être transportée, intacte, dans un écrit. Un langage poétique n'y suffirait pas non plus : en serait nécessairement absente la théorie, dont le lien avec l'écoute est une part essentielle.

Ce qui, par contre, peut advenir à certains moments (moments privilégiés auxquels je faisais allusion plus haut), c'est un nouveau réfléchissement d'un morceau de la théorie sur la clinique ou d'une parcelle de la clinique sur un pan de la théorie : soudain la théorie et la clinique s'éclairent l'une l'autre d'une lumière nouvelle, et peut-être retrouvent le lien qui les unissait lors de l'écoute même, dans le cours des séances, non pas dans une reproduction de ce qui s'était joué alors, mais dans un nouvel exemple, similaire, de leur interdépendance : l'une et l'autre se mettent à travailler mutuellement à nouveau.

1. Maurice Dayan, *L'arbre des styles*, Aubier-Montaigne, Paris, 1980, 238 p.

Cela se traduit, pour moi qui écris, par un instant (trop fugitif) de saisissement, de découverte, où tel aspect d'une théorie « réveille » un fragment jusque-là « assoupi » de l'histoire d'un sujet, le fait vivre à nouveau, et fait retour sur la théorie. Cela se traduit encore, et plus fréquemment sans doute, lors de certaines lectures, par le sentiment que ce qui est écrit là parle tout à coup de façon vibrante, et tellement pertinente, de tel vécu entendu, retrouvé, chez un autre ou en soi. Certains écrits psychanalytiques, pas nécessairement cliniques d'ailleurs, ont en effet ce pouvoir de se mettre d'eux-mêmes, dirait-on, en mouvement, et de faire travailler leurs lecteurs. Bien sûr, cette vertu joue (ou ne joue pas) de manière singulière pour chacun ; pourtant, je reconnais à certains auteurs, davantage qu'à d'autres, la capacité d'entraîner plus régulièrement, dans certains passages de leur œuvre, le lecteur dans cette mise au travail réciproque de la théorie et de la clinique. C'est à ces auteurs, malgré une certaine hétérogénéité de leur approche, que je fais préférentiellement appel dans cette recherche : Piera Aulagnier, Nicolas Abraham et Maria Torok, Winnicott, et parfois Melanie Klein.

Mon objectif, je l'indiquais brièvement plus haut, est d'interroger la place de l'investissement de la pensée mathématique, dans l'économie psychique de certains sujets, dont la problématique m'a paru organisée autour de troubles profonds au niveau de l'édification du Je, troubles qui constituent ce que Piera Aulagnier nomme potentialité psychotique.

Cette analyste, tout au long de son œuvre, élabore une théorie qui, sous des angles d'étude un peu différents suivant les ouvrages, permet de cerner, décrire et caractériser les avatars qui peuvent advenir dans l'histoire de la rencontre du sujet avec le monde, dans l'histoire de l'édification de son identité. Certains de ces avatars disposent à une potentialité psychotique.

Piera Aulagnier, en effet, distingue nettement la psychose de la potentialité psychotique par le fait que, dans cette dernière, les éléments qui pourraient favoriser une psychose sont « enkystés ». La (re)construction de certains énoncés identifiants fondamentaux à la place d'énoncés qui n'ont pas pu être adressés à l'enfant par le « porte-parole » reste, dans la potentialité psychotique, silencieuse et cachée : un aménagement particulier de ses investissements évite au sujet un affrontement direct avec le vide en lui, avec l'absence de certains énoncés nodaux et essentiels le définissant

comme sujet. Il esquive, grâce à une construction identificatoire que Piera Aulagnier décrit (et sur laquelle je reviendrai en détail), une opposition frontale avec ce qui est communément partagé par l'ensemble des autres, et dont lui-même se distingue secrètement : certains repères fondamentaux qui touchent au rapport au temps, à la filiation, à la catégorie du possible et de l'impossible.

Le dégagement de cette notion de potentialité psychotique par Piera Aulagnier permet, me semble-t-il, de questionner le rôle de la pensée mathématique dans certaines problématiques : comment, chez certains sujets, l'investissement d'une certaine forme de pensée peut-il permettre de maintenir un équilibre hors de manifestations psychotiques ?

D'autres psychanalystes ont élaboré des notions voisines, éclairant la même réalité clinique, dans le cadre d'autres orientations théoriques : la notion de « suppléance » chez Lacan touche à cette question d'une activité humaine qui permet d'éviter une éclosion psychotique. C'est pourquoi je consacre une partie de mon travail à cette notion. Je chercherai à comparer, en ce qui concerne certains mathématiciens, ce qu'apportent respectivement cette notion chez Lacan et la réflexion de Piera Aulagnier sur la potentialité psychotique afin de mettre en lumière comment la pensée de cette dernière permet « d'entrer » dans la dynamique de ces sujets.

La richesse de cette notion de potentialité psychotique ne tient pas seulement au fait qu'elle s'inscrit dans une théorie qui propose des moyens de se représenter la constitution du sujet, dans sa rencontre avec le monde. Elle prend aussi en compte les possibles d'une organisation psychique sans les figer (ce dont le terme de « potentialité » vient témoigner), et décrit les processus qui peuvent mener à une telle organisation.

Ainsi, dans *Les destins du plaisir*², Piera Aulagnier souligne l'importance, dans la construction de l'identité, du travail de dégagement de l'idéalisation. Dans la potentialité psychotique, ce travail connaît selon elle des vicissitudes qui fragilisent les identifications de ces sujets, et qui laissent inachevée la déidealisation nécessaire à l'édification d'un projet identificatoire.

Or, un poids particulier de l'idéalisation marque effectivement le fonctionnement des deux jeunes hommes auxquels je m'inté-

2. Piera Aulagnier, *Les destins du plaisir*, Paris, PUF, 1979, 268 p.